

2025-CN-002-ADU

Deux en un

Les vingtenaires dont je fais partie - essentiellement cousins, cousines qui se fréquentent peu habituellement - sont assis ce jour-là, à même la terrasse d'une maison de campagne, regroupés sous l'ombre d'un grand chêne comme du bétail serré sous un pommier. Mais nous ne sommes pas en Normandie et l'herbe fraîche n'est ici que pierre rustique sous nos jeunes fessiers. Je me souviens m'être demandé si le terme « avachi » avait un quelconque rapport avec les bovins apathiques... Il fait chaud, le ciel ne lésine pas sur le bleu intense qui s'assume, celui que l'on croit être trafiqué sur les cartes postales. Cigales à fond, pas de piscine, nous sommes en juillet 1974 et ce n'est pas à la mode, les piscines, chez les particuliers.

Nous assistons à la fête réunissant la famille élargie et quelques amis proches, autour de la pétillante centenaire, médaillée d'or par notre tribu pour avoir réussi l'exploit de tenir jusque-là. Les plus jeunes qu'elle, quatre-vingt, quatre-vingt-dix ans, rassurés de ne pas être sur le podium, semblent néanmoins revigorés par l'exemple. Ils échangent, optimistes, sur les gènes de la longévité et l'hérédité forcément prévisible.

En marge de ces démonstrations d'affection qui se prolongent, les quadras et quinquas, encore attablés - tasses de café, petits verres de liqueur - regorgent d'anecdotes sur leurs vies « palpitantes », rient, apprécient « qu'il fasse si beau », maîtrisent les embardées politiques avec diplomatie, évitent de commenter l'élection de Giscard, « pas sûr qu'on soit dans le même camp ». Évoquer la famine qui ravage actuellement le Sahel serait également malvenu devant cette longue table encore chargée de victuailles, alors on s'en tient au — *et toi, qu'est-ce que tu deviens ?* La bonne humeur est de mise. On préfère clamer — *t'as des boules ici, Jean ? C'est que certains piétinent déjà le terrain de pétanque improvisé et s'entraînent à de judicieux plombés en attendant les coéquipiers — alors, on fait une triplète ?*

Côté enfants on joue aux « quatre coins » à cinq, à chat perché sur le moindre relief, à « la bagarre pour rire » dans l'herbe sèche en attendant le fameux gâteau aux cent bougies — *Promis ? Oui, Promis !!!* Le petit Aurel, perplexe, interpelle l'arrière-grand-mère — *Mémé Nine, mais tu sais que tu es à ton maximum aujourd'hui ?* Nine sourit, répond qu'elle va — *s'accorder un supplément, un peu de « rab »*. Mais Aurel s'est

envolé rejoindre Pierrot, qui entreprend la construction d'une grue en Meccano sur une planche en contreplaqué. Deux fillettes les observent, se tortillent et chuchotent — *on dirait qu'on serait...* (épouses des grutiers ?) puis s'éloignent en promenant leurs progénitures de plastique, figées dans de petits landaus, tout en échangeant des propos saugrenus.

Notre groupe de jeunes observe ces différentes générations familiales d'un air détaché, peinant à échanger, même des banalités, pourtant conscients de faire partie de la tranche d'âge la plus enviée. C'est maintenant qu'il faut vivre ! Oui mais voilà, nous manquons d'entrain. Le plus jeune d'entre nous, mon cousin Benoît, vient de rater son BAC pour la deuxième fois et ressasse — *Avec ce coefficient... ces deux points qui ont fait toute la différence... pfff, deux points ! DEUX points !!!* Son grand-frère de vingt et un ans qui vient, lui, d'obtenir son permis de conduire en même temps que sa majorité, est beaucoup plus expansif — *Allez, va jouer à la pétanque si t'as les boules !* lance-t-il à son cadet. Mikaël manque de finesse mais il cultive se trait de caractère comme une distinction — *Moi, au moins, je fais rire, je suis joyeux et on m'entend !* clame-t-il dans une pluie de postillons en arpentant la terrasse. Il faut reconnaître que son enthousiasme crée une certaine énergie bénéfique — *Je mets de l'essence dans vos réservoirs, cousins, et vous ferez repartir le moteur !* Il ne pensait plus qu'à son permis apparemment et — *à la bagnole qu'allait lui passer son père, pour commencer ! Alors, toi, cousine, tu vas faire quoi de ton été,* braille-t-il de toute sa hauteur en s'adressant à moi, dans un large sourire.

Je m'entends répondre — *Je vais partir en Laponie !* Comme j'aurais dit en Chine ou en Patagonie d'ailleurs, histoire de lui couper le sifflet en invoquant l'éloignement. — *Ah ouais ? — Ben oui ! J'ai besoin d'air frais, de calme et de silence !* Un blanc... mon ton devait être un peu sec. Mais Geneviève et Sabine évoquent les petits boulots d'été qui rapportent ou pas, on s'anime enfin, notre adepte de la galéjade a su délier les langues ! Gâteau soufflé, avec l'aide des petits « crachouilleurs » comblés, gâteau dégusté, nous déambulons en nous laissant aller à des confidences, entre filles, soudainement très proches. Les plus vieux nous interpellent — *Vous êtes gâtées, vous hein ?* Oui, on sait que leur jeunesse a été *bousillée* par la guerre et on n'a pas trop envie de le réentendre. Alors on sourit, lâchement évasives, égoïstement superficielles. Le sujet du moment, « réussir ses vacances » ne pouvait qu'être futile et ouvrait la porte à de probables évocations bien noires les concernant.

Pourquoi fallait-il, à cet instant, qu'au bord de ce lac, gris et sinistre, entouré de bouleaux ennuyeux dans la brume stagnante, les mains dans l'eau glacée, me revienne en mémoire avec autant de précision, cette journée de fête au soleil qui n'avait rien eu d'exceptionnel ? Sans doute parce que sans elle, je ne serais pas là, précisément en train de récurer une casserole dont les traces de raviolis à la tomate me résistent. *Tu as dit que tu partirais volontiers en Laponie ? Eh bien voilà, tu y es !* pensais-je.

Les deux cousins avaient trouvé l'idée « géniale » et m'avaient téléphoné dix jours après pour me dire qu'ils étaient prêts à aller voir la banquise et les aurores boréales. Ils avaient fait réviser la voiture, déjà plus toute jeune, par un copain mécanicien. Ils avaient étudié le budget nécessaire — *ce serait mieux si on était quatre*. Et ils emportaient deux tentes canadiennes — *on fera du camping sauvage*. Je n'avais droit qu'à un sac à dos raisonnable — *parce qu'avec les filles, hahaha... on n'a pas beaucoup de place dans la voiture, hein ? On part quatre semaines parce que tant qu'à faire 12.000 km... On porte quelques ustensiles, un réchaud, des patates, des pâtes et du riz, des conserves et du pastis. On fera une cagnotte pour l'essence et les passages en bateau. Voilà, alors qu'est-ce que t'en dis ? Tu viens ?* J'ai senti l'incontournable du projet (vu que je l'avais « initié ») et une sorte d'ultimatum s'est imposé. — *Mmmoui...* Je n'allais pas me dégonfler... même si Paulin, possible petit ami de l'époque rencontré deux mois plus tôt et pas encore « validé », m'avait proposé un vague projet bien plus modeste pour — *quelques jours en Dordogne, pour qu'on apprenne à se connaître*. C'est dire le petit degré d'intimité que nous partagions. Pourrait-il être le quatrième ?

La Simca 1100, déjà 150.000 km au compteur, frime dans sa robe bleue, sublimée d'autocollants blancs qu'elle arbore comme des bijoux sensés donner envie – je suppose – aux simples vacanciers se déplaçant sur le territoire national ! Affiché en grandes lettres sur les portières droites : FRANCE – NORVEGE et sur celles de gauche, MARTIGUES – CAP-NORD. Pour sublimer le tout : un aigle sur le capot. Impossible de faire dans la discrétion avec les cousins ! Certains automobilistes nous dépassent avec le pouce en l'air et Mikaël, au volant, leur adresse un sourire radieux en nous disant : — *Vous voyez, ça leur plaît ma déco !* Je me tasse sur le siège arrière sans commentaires. Paulin à mes côtés sourit avec indulgence. Benoît, siège avant droit, carte dépliée sur les cuisses, reste concentré sur le trajet. Mikaël me lance — *T'as pas oublié ton duvet, au moins, Cousine ? Je te l'ai pas précisé, je crois... — Ça va, ne t'inquiète pas ! — Oh, je m'inquiète pas ! De toute façon, t'auras Jésus pour te réchauffer, hein ? Sous la petite tente...* dit-il en m'adressant un clin d'œil égrillard dans le rétroviseur. Je soupire et Paulin sourit sans un mot. J'ai pensé qu'il y avait peut-être un peu de rancœur dans cette remarque, Mikaël aurait sûrement préféré que je vienne

avec une copine. Mes cousins ont décidé de m'appeler définitivement « Cousine » et Paulin, ce garçon pâle à la silhouette gracile, aux côtes apparentes, aux cheveux mi-longs - image de Christ réincarné - ils l'ont baptisé « Jésus », tout simplement.

La route défile, nous faisons halte en Suisse, montons les tentes, de nuit, sous la pluie, n'importe où. Sur le terrain d'un fermier qui arrive à grands pas dans le petit matin pour nous faire décamper. Avec un grand sourire et moultes gesticulations, Mikaël va à sa rencontre et s'éloigne avec lui vers la ferme. Il revient, fièrement, un litre de lait à la main — *Et voilà le travail ! Je lui ai dit : « if we have mucho money we going in camping ! But we no have look MAGNIFIQUE ferme de vous ! » Il m'a amené aux vaches et j'ai gagné la bouteille ! Je vous le dis, il suffit de parler !* Je me demande ce que ça donnerait si nous tombions un jour sur quelqu'un de moins avenant. Les shorts et caleçons exposés bien en vue, au soleil de la plage arrière, nous repartons. Dans les environs de Francfort, camping en forêt... zone protégée, interdite ? Qu'importe ! Paulin me glisse — *Nous enverrons Mikaël négocié avec les gendarmes ! Tentes mouillées, nous nous enfonçons dans nos duvets et dormons comme des loirs.*

Arrivés à Kiel, la traversée se fait en ferry. Mikaël parle à tout le monde, en un joyeux mélange de langues. Un peu d'anglais et beaucoup de français anglicisé, un peu d'italien... trois mots d'allemand... certains voyageurs rient, d'autres semblent perplexes face à cette démonstration d'enthousiasme, un poil intrusive. Nous nous éloignons discrètement, Paulin et moi... Il me rattrape par le col et claironne — *Ça c'est Cousine à moi qui montre à vous qu'elle connaît pas moi ! J'hallucine, voilà qu'il parle comme dans Tintin au Congo ! Il faut faire quelque chose... Je tente de le calmer mais il me dit de me détendre et rit de bon cœur. Seul son frère réussit à lui faire comprendre qu'un peu de retenue serait de bon augure. Nous remontons en voiture et je ne décolère pas, mais il est désarmant — Oooh, je plaisante ! Je- te- dis- que- les- gens- aiment- ça,- rigoler ! T'as pas vu comme ils étaient heureux ! Mince j'ai oublié de leur présenter Jésus ! Et en se tournant vers Paulin — Mais t'étais passé où, toi ? Ah la la ! Ça vous irait d'être transparents, tous les deux, non ?* Je lui dis, d'un ton las — *Pfffou tais-toi un peu s'il te plaît !* Mais il faut reconnaître qu'il est efficace.

Nous avons continué notre périple et je revois tous les endroits magiques que nous avons traversés en Norvège. Là où nous nous sommes arrêtés émerveillés par le paysage grandiose et tourmenté de la région des fjords, par cet habitat coloré où prédomine le rouge des maisons en bois, craignant peut-être de disparaître sous l'herbe vert cru qui réchauffe les toits, dans tout ce vert sapin, cet émeraude de l'eau qui règne en maître, partout. Nous avons longé la côte. Après Bergen, cap sur

Trondheim puis le Cercle polaire. Arrêts fréquents pour le plaisir des yeux et des poumons émoussés par cet air pur et frais. Arrêt obligatoire aussi pour purger la voiture, les cousins avaient embarqué des bidons d'huile sous le siège arrière — *Pas de problème il faut juste purger tous les 4000 km !* Malgré tout, la voiture rechigne souvent au démarrage. Il devient impératif de nous garer en pente pour l'encourager après chaque arrêt. Il y a eu ce jour où la manœuvre nous a fait nous embourber dans un champ. Mikaël allant à nouveau chercher de l'aide, revenant triomphant sur un tracteur, avec le propriétaire, pour nous tirer de là. Ce dernier nous offrant en sus, un panier de myrtilles. Quel bonheur ! En retour, une petite bouteille de pastis. — *Monnaie d'échange, les Scandinaves adorent l'anis !* avait décrété Mikaël. Les myrtilles furent vite englouties, nous manquions de fruits et de légumes. Je n'en pouvais plus d'avalier des pâtes ! Je les informe que nous allons souffrir de scorbut si ça continue et nous traquons les quelques vendeurs de fraises scandinaves, en bord de route. Il y a aussi ces moments de joie partagée où nous retombons en enfance... Ces couches de lichen très épaisses - végétation rase et élastique - qui nous font rebondir en marchant, comme un trampoline étalé sur des hectares de nature sauvage. La contemplation de ces uniques fleurs blanches du Grand Nord, sans feuilles, dodelinant de la tête qu'elles ont lourde et ronde, au gré du vent... un sol brun pâle, rocailleux et le vide autour. Nous choisissons quelques-unes de ces pierres à petits cristaux scintillants, caractéristiques du Cercle Polaire à ramener en souvenir. C'est émouvant aussi d'être là !

La Simca n'a pour ainsi dire plus de pot d'échappement et fait un bruit d'enfer. Nous nous arrêtons au bord de la route pour photographier (avec un petit Instamatic) un troupeau de rennes menés par des enfants qui viennent vers nous, posent des questions sur la voiture qu'ils ont dû entendre approcher de très loin ! Mais leur langue est un mystère et l'anglais inutile. Par gestes ils nous expliquent en montrant le troupeau tenu à distance que le renne sert à tout chez eux : pour la viande (ils s'en frottent le ventre), pour les peaux (tapis, bottes, sacs, ...) et pour tirer les traîneaux. — *Et les esquimaux ils sont where ?* hurle Mikaël dans le vent qui s'est levé. Les petits détalent en riant.

Nous sommes encore plus haut, tout près du Cap Nord, dans la partie norvégienne de la Laponie, pays du peuple Sami. Tout en frottant la vaisselle en alu en repensant aux jours passés, j'aperçois deux personnes au bord du lac, dissimulées dans la végétation. Ce sont des autochtones, m'observent-ils ? Peut-être qu'il est interdit de laver dans le lac ? Il est vrai que je n'ai pas l'allure d'une touriste classique. Mal fagotée, échevelée, seule à cet endroit, les mains dans l'eau glacée. J'ai pensé : *sale, aussi*, car même si nous

avons trouvé des rivières empathiques en début du voyage, cela devient plus difficile au pied des glaciers ! Le camping sauvage tourne à la survie et je n'aime pas ça ! Après la casserole, ce sont les couverts qu'il faut froter avec vigueur. Mais une fourchette ne se laisse pas faire, elle me résiste et je constate, stupéfaite, qu'une dent est plantée dans mon index engourdi, sur deux bons centimètres ! La douleur m'a envahie d'un coup. Je replonge ma main blessée, pour en retirer cette ferraille « sous anesthésie » et rentre penaude, au camp. — *Pin Pon ! Pin Pon !* fait résonner Mikaël, derrière les bouleaux, en lisière de bois, tout en brandissant une trousse « premiers secours ». C'est Paulin qui joue à l'infirmier - compresse, désinfectant, jolie poupée au doigt - il tente de me consoler mais je suis à cran. Dire que j'avais projeté de tiédir un peu d'eau pour aller faire un brin de toilette en forêt et me voilà handicapée ! Je pleurniche — *Je vais attraper le tétanos !* — *Mais non, enfin, regarde... je m'occupe de toi et...* — *Et quoi ? Tu fais des miracles peut-être, Jésus ?* Pour le coup, je l'avais froissé, les cousins m'avaient contaminée, décidément tout allait de travers et le moral avec. J'aurais sans doute dû venir avec une copine d'autant plus que notre amourette manquait d'envergure. Les garçons se sont affairés à trouver le coin adéquat pour camper dans cette noble et majestueuse forêt, afin d'y séjourner quelques jours. L'installation nécessite un peu plus de soin et d'organisation que d'habitude. La proximité du lac assurera nos besoins en eau, un cercle de pierres pour délimiter l'emplacement du foyer puis collecte de branches mortes et de fourrages pour le feu. — *Ce soir pommes de terre sous la cendre !* annonce Mikaël pour me remonter le moral. Je le reprends, maussade — *Ce soir ? Mais il fait jour presque toute la nuit !* Il enchaîne avec fierté - — *Et... surprise ! Des champignons prélevés en sous-bois par le sieur Mikaël en personne !* Révérence théâtrale en désignant sa récolte... petit tas brunâtre et gélatineux sur le tapis de sol. — *Quoi ? Mais tu veux nous intoxiquer ?* Benoît assure qu'il les connaît bien mais je reste de mauvaise humeur — *Tu connais AUCUN des champignons norvégiens peut-être ?* *Je n'en mangerai pas !* dis-je méchamment. Peu à peu les pulsations de mon doigt se sont calmées mais les moustiques attaquent. Prêts pour la lutte, nous enfilons nos tenues de combat : K-Ways avec capuches serrées sur les bonnets, chaussettes hautes, gants. Pourtant, je ne renonce pas à mon projet de toilette. Contrariée, j'attrape en rampant sous la canadienne ce qu'il me reste de sous-vêtements propres et secs, une serviette et dans une impulsion nerveuse, je m'empare de l'eau qui chauffait pour un thé et m'éloigne à grands pas décidés dans la forêt. — *Ah... Cousine nous lâche ?* — *Elle en a marre d'être crasseuse,* explique Paulin, fataliste. Mikaël me lance de loin : — *T'as pensé aux moustiques ? Ils vont se régaler ! Ils vont te refiler la dengue du Grand Nord, tu vas voir !* Et je les entends rire ! Je

n'écoute plus, il faut que je sois seule, j'ai accumulé une tension proche de l'envie irrationnelle de fuguer... que m'arrive-t-il ? Je préfère parler aux arbres, écouter en réponse leurs bruissements, leurs chuchotis discrets, leurs plaintes dans une légère brise. J'enjambe des troncs d'arbres déracinés, chablis s'abandonnant au lichen chevelu dont l'écorce elle-même moussue, s'intègre dans le sol, le nourrissant. Cette harmonie parfaite entre les végétaux me comble. Je marche, observe des insectes curieux, espèce d'abeilles à tête rouge, longues et fines sur le tronc épineux d'un araucaria. J'admire les épicéas, les érables, quelques chênes géants. L'odeur puissante et riche des différentes essences mêlées, m'apaise. Un oiseau pousse un cri lugubre et prend son envol à mon approche. J'évite les ronciers et jette finalement mon dévolu sur un petit fourré discret, bordé d'arbustes à baies orangées ; je m'y glisse et laisse revenir sur moi la branche que j'avais écartée comme si je refermais la porte d'une petite salle de bain végétale. Je m'enhardis à baisser le pantalon et soupire d'aise : soulager sa vessie distendue est un pur plaisir en pleine nature et les moustiques ne m'ont pas encore repérée.

C'est là que, accroupie, je perçois de petits bruits derrière moi, comme un froissement de feuilles, de petites branches qui craquent... Serait-ce Paulin qui me cherche ? Non, il n'oserait pas... Mon dieu et si c'était cet homme entrevu au bord du lac ? Je suis tétanisée, j'entreprends de remonter maladroitement mon pantalon, le silence est revenu. À nouveau, un vague piétinement... Je me redresse prudemment, me retourne au ralenti sans oser lever la tête... Deux gros sabots palmés, bien ancrés dans le sol, un souffle prolongé, une forte odeur, la bête est là ! Je suis traversée par une secousse que je n'oublierai pas ! Un arc électrique émotionnel, mon cœur bat fort et mes mains tremblent... Un frisson de peur m'a foudroyée et s'installe, évolue maintenant en sueur froide. Face à moi un élan magnifique, bien plus gros qu'un renne de troupeau, solitaire et impérieux. Haut sur pattes, les éventails caractéristiques de ses bois, dressés. Sa tête est étroite vue de face, une poche de chair pend sous son cou comme une cloche. Il tourne lentement sur le côté, massif. Je me persuade qu'il ne chargera pas, qu'il est herbivore, que je ne dois pas le regarder dans les yeux, ni courir. Dans cette attitude de soumission tendue, je me retourne et m'éloigne sur la pointe des pieds. Il ne bouge pas... Un second frisson vient alors me secouer et me nouer l'estomac, celui de la beauté pure, de l'image de cet animal noble qui se dirigeait sans doute vers la rivière pour y brouter et qui a fait une rencontre sans danger. Mes mains ne tremblent plus, mon cœur n'est plus dans l'emballement du rythme angoissé mais dans l'excitation d'un joyeux mélange de sensations ! Il faudrait inventer un mot spécifique pour ce « *frisson deux en un* » signifiant : « *la peur mêlée au choc de la beauté du monde* ».

J'avais laissé mon humeur massacrant en forêt à défaut d'y laisser ma crasse... mais ça convenait aux garçons dont j'ai perçu le soulagement unanime. Ils avaient fait du thé dans un autre récipient et tout en le dégustant, je pensais à Nine qui m'avait envoyé longtemps des cartes de Bonne Année décorée de houx, de forêt, d'oiseaux et de cervidés... j'avais réussi à rentrer dans la carte !